

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

DOCUMENT

De 1896 à 1936 - soit quarante ans - un écrivain plein de philosophie, de bonhomie, de verve et d'humour eut ses belles entrées dans les colonnes de maints journaux d'Algérie, notamment " La Dépêche de Constantine ".

Il signait sa truculente prose d'un rustique pseudonyme : le père Robin, colon ; à la fois narrateur et héros d'histoires dont le cadre était Oued Melhouf, un village du bled habité par de fortes personnalités n'ayant pas la langue dans la poche.

Si le père Robin était - dans la fiction - maire de sa commune et délégué financier, son inventeur avait moins d'ambition : il se nommait Stephen Chaseray et occupait un modeste emploi aux P.T.T. de Constantine. Et s'il finit par être décoré de la Légion d'honneur, ce fut moins pour son talent d'écrivain que parce qu'il occupa en fin de carrière le fauteuil de secrétaire de la Chambre de commerce et d'industrie du département.

Les œuvres du Père Robin n'ont jamais figuré au programme de nos études lycéennes, mais comme - suivant le dicton - " on s'instruit à tout âge ", nous pensons réparer cette injustice aujourd'hui...

LA FÊTE DE L'ARBRE

Avant de descendre dans la plaine, j'ai travaillé chez l'instituteur du village. C'était une bonne place, je ne travaillais pas beaucoup, je balayais l'école, je lavais les carreaux, je ramassais de l'eau.

Mais un jour, le taleb reçoit une lettre. Et après qu'il l'a lue, il me dit en faisant une sale tête : " Belkasssem, ça sent mauvais pour nous autres : l'inspecteur arrive demain pour visiter nos plantations. Car je lui ai écrit que j'avais planté des arbres tout autour de l'école. Je croyais qu'il ne viendrait jamais, à cause des mauvaises routes. Et des

arbres, mon ami, je n'en ai jamais planté ! "

L'instituteur se tirait la barbe. Tout d'un coup, il crie (il était dégourdi) : " Mais d'ici à demain, on pourrait faire des plantations ! Prends la serpe, et marche derrière moi ! "

Nous voilà partis pour la forêt. Et le maître d'école me fait couper, à droite et à gauche, des branches de frênes, de caroubiers, d'oliviers. Et il me fait aussi arracher des petits cerisiers et des arbousiers. Tout cela était feuillu, car nous étions au mois de mai.

● Suite en page volante

Ceux qui fréquentaient le lycée de garçons en mai 1942 et ceux qui allèrent au-delà se souviendront de cette plaque inaugurée lorsque le vieux bahut des bords du Rhumel reçut le nom d'Henri d'Orléans.

LE LYCEE DE GARÇONS DE CONSTANTINE A REÇU LE NOM DE

LYCEE D'AUMALE

EN HOMMAGE A HENRI D'ORLEANS, DUC D'AUMALE

LA CÉRÉMONIE D'INAUGURATION A EULIEU LE 14 MAI 1942 SOUS LA PRÉSIDENTIE DE M. GEORGES HARDY, RECTEUR DE L'ACADÉMIE D'ALGER.



AU REVOIR ! MICHEL !

Le cliché ci-dessus perpétue un temps fort dans la vie de notre " bahutie " : Michel XIII - par le nombre de ses années de présidence - passe le relais à Jean IX - et même tout neuf - élu avec l'invisible bénédiction de saint Ayyulf, les mains levées de 54 présents et l'acquiescement franc et massif de 98 pouvoirs venus de France, de Navarre et d'outre mer. Ceci sous le regard fraternel et honoraire de Jo qui - jadis, sur le vieux Rocher - fut le dernier président africain des Anciens d'Aumale. Lequel Jo s'adjugea, en conclusion - et nul veto ne s'éleva des rangs de l'aréopage - le noble privilège de saluer le partant et d'accueillir l'arrivant. Il le fit avec tout son cœur. Avec tout son talent aussi, bien que n'ayant qu'une fois recours (et seulement à la discrète troisième personne du singulier) au redoutable imparfait du subjonctif dont on sait qu'il aime opérer experte jonglerie pour les plus grandes délices de ses auditeurs.

Potaches,
Demi-potaches,
Externes surveillé(e)s,
Externes libres
de nos deux bahuts...

C'est en votre nom - et non pas au nom des adultes parvenus au faite des honneurs ou de la réussite sociale - qu'au terme de cette assemblée générale extraordinaire à plus d'un titre, m'échoit, en ma qualité de président d'honneur, le redoutable privilège d'exprimer la peine immense que nous procure la décision de Michel.

Fort heureusement, Jean n'a pas voulu que la flambeau s'éteigne, et il continuera l'œuvre accomplie par Michel, Janine, Louis, Josette et leur phalange. Nous l'en remercions de tout cœur, ainsi que l'équipe qui l'aidera dans son effort.

Nous le savons bien - nous tous ici présents et, par la pensée, tous les absents - que Michel fut, et restera le fédérateur incontesté de nos destins éclatés.

Je sais l'immense émotion qui vous étreint au moment où il quitte la barre, parce que, comme vous, au fond de moi, couvait l'idée toujours lancinante de nos passés perdus, idée qu'avec Janine il a cependant réussi en grande partie à exorciser.

Pour l'écrivain Elimir Bourges, " les rêves seuls valent la peine que l'on vive ". Le psychanaliste, lui, remarque que " le rêve nous rend à nos instincts, à notre sensibilité élémentaire et nous replonge en plein concret ".

Au commencement de notre histoire fraternelle, il y eut bien le rêve d'un homme et d'une femme ; et, pour nous faire aimer la vie, ce rêve s'est fait action.

Oui ! il fallait absolument rêver les yeux ouverts pour croire, en 1983, qu'une quinzaine de lettres éparpillées dans l'Hexagone, à destination de copains reconnus sur une vieille photo jaunie, pouvaient redonner un sens à une vie coupée de ses racines et faire exploser, en

un bang nouveau, cette fratrie - comme je me plais souvent à le dire - dans laquelle nous baignons aujourd'hui.

Le rêve nous rend à nos instincts. Michel, fils de la terre, savait intuitivement qu'un grain de blé jeté au vent pouvait, dans un bon terreau, porter mille fruits. Son instinct conduisit son action, et la bonne terre de ses frères de bahut, patiemment amendée, sarclée, ratissée par des laboureurs experts, lui rendit immédiatement le centuple des germes d'affection que contenaient ces feuilles confiées au vent des affinités profondes.

Et il avait, près de lui, Janine qui crut avec lui au rêve de la fraternité et qui, inlassablement, l'entoura de sa sollicitude et de ses encouragements efficaces.

Le rêve nous rend à notre sensibilité élémentaire. Élémentaire, c'est-à-dire aux éléments essentiels qui constituent notre être.

Or, qui, mieux que Michel, possède, à fleur de peau, cette panoplie précieuse et si diverse de la sensibilité : accueil, disponibilité,

● Suite pages centrales



ADIEU ! EDMÉE !

Elle était là, le 5 octobre, au premier rang de notre Assemblée, prête à seconder Jean appelé à la présidence. Le 23, une crise cardiaque nous l'a ravie, à peine âgée de 75 ans. Ce fut la stupeur et la compassion. Elle était tellement nôtre, bien qu'elle n'eût jamais fréquenté nos bahuts, heureuse de se sentir entièrement nôtre, elle, la lycéenne d'Alger, fille de pionniers solidement implantés en terre d'Algérie. La veille de Noël 1945, jeune professeur de sciences naturelles, elle épousa Jean qui revenait d'une rude guerre. Et naquirent François, Christine, Claire et Agnès. Puis l'on dut quitter le sol natal pour s'établir à Melun où Edmée enseigna au lycée Jacques-Amyot jusqu'en 1974. Tandis que Jean était adjoint puis maire de Melun, elle menait campagne contre l'échec scolaire et l'illétrisme, sans cesser de consacrer ses loisirs à la peinture et, surtout, aux quinze petits-enfants qui, avec leurs parents, n'ont jamais cessé de vivre «en tribu» dans la grande maison familiale... Une maison aujourd'hui douloureusement vide de la présence chérie. Adieu! notre chère Edmée! Courage! notre cher Jean! La grande fratrie des bahuts est là pour t'aider à faire front...

AU REVOIR ! MICHEL !

● Suite de la page 1

courtoisie, recherche permanente du bien-être de l'autre, faculté irremplaçable de prévoir le désir d'autrui ?

Le rêve nous replonge en plein concret. L'action de Michel et de Janine colle tellement à ce caractère du rêve qu'il me paraît inutile de rappeler que, sous leur impulsion tenace, les quinze du début devinrent rapidement cent, puis deux cents, puis trois cents, que les quatre cents furent même frôlés, et que, si notre nombre tourne - à l'heure actuelle - autour de trois cents, c'est que les aléas de la vie nous rappellent souvent à notre condition humaine et que la mort, hélas ! frappe aussi aux portes de notre fratrie.

Désormais, il t'appartient, Jean,

d'ensemencer le champ pour que les moissons futures soit aussi belles que celles des treize années qui précèdent.

Je sais ce dont tu es capable, car je te connais bien. Purs produits du Constantinois profond, nous avons grandi ensemble aux portes des Aurès. Nous étions, en 1930-31 - soixante-six ans à peine - sur les mêmes bancs de la classe de M. Darolle, redoutable M. Darolle.

Je me souviens aussi de nos facéties de potaches espéglés, qui nous amenaient à confier aux mouches de la classe le soin de tracer sur la veste de M. Hell, notre répétiteur, des entrelacs mystérieux d'encre violette.

Comme Michel, tu portes en toi la marque indélébile de notre amour sacré pour notre vieux bahut. Je suis sûr qu'avec l'équipe dont tu t'entoureras, tu sauras entretenir la flamme qui a éclairé notre enfance et notre adolescence et que Michel, un jour, a attisée.

Toi ! la lycéenne, chante et clame toujours, avec ferveur, que tu ne veux pas de surnom.

Toi ! l'externe, n'oublie jamais le chemin qui te conduisait chaque jour vers nous.

Toi ! le potache, ne quitte pas ta casquette à la visière cassée ni ton uniforme bleu marine.

Tous, resserons les rangs autour de Michel et de Jean, pour que vive notre fratrie si chère à nos cœurs.

Jo POZZO di BORGO.

SOURIRE

Notre camarade Gabriel Landi-Bénos a voulu courageusement nous adresser ce court mais émouvant message, le 14 juillet dernier, avant d'être terrassé par un cancer foudroyant : « Mes chers amis, je vous quitte. Le mal a eu raison de ma peau. Je pense à vous tous. Lorsque vous évoquerez notre passé commun, ayez un sourire pour moi ! »

Quelle langue vivante étrangère devais-je apprendre en entrant en sixième ? On avait dit à mon père que l'allemand était plus éducatif que l'anglais : voilà comment je fus conduit à étudier l'allemand !

Dans les discussions familiales - fort brèves - relatives au choix de langue étrangère, l'arabe ne fut même pas pris en considération.

Plus tard, je me suis étonné que les pouvoirs publics aient accordé si peu d'importance à l'enseignement de cette langue en Algérie.

Elle était pourtant, pour ceux qui y vivaient, d'une utilité immédiate, alors que l'allemand... à quoi cela pouvait-il bien servir à une époque où rares étaient ceux qui franchissaient les frontières nationales ?

Quoi qu'il en ait été, l'allemand fut pour moi une matière pleine d'attraits grâce aux professeurs que j'eus la chance d'avoir : M. Loup et M. Hartz.

M. Loup faisait surgir dans l'esprit de ses élèves une Allemagne fascinante faite d'épais forêts peuplées de cerfs, de loups, d'elfes, de sylphes, de gnomes ; faite aussi de campagnes verdoyantes ponctuées de sources vives, hachurées de ruisseaux et de haies où se cachaient lièvres et lapins, sillonnées par les malles-postes ("Tra- ra, die Post ist da", disait une chanson !).

Avec M. Hartz, à l'Allemagne des légendes, des fées, des héros, succéda l'Allemagne romantique de Faust, de Götz von Berlichingen, de Wilhelm Tell, etc.

En revanche au lycée Saint-Louis à Paris - en préparation à l'Agro - et à l'Institut Agronomique même, les cours d'allemand furent ternes, sans aucun intérêt.

Au moment où il me semblait que toutes mes connaissances d'allemand allaient sombrer peu à peu dans l'inconscient, le destin en décida autrement.

Les Américains débarquèrent en Afrique du Nord alors que j'étais à Paris, élève à l'Institut Agronomique. Coupé de ma famille, j'ai alors souscrit, pour survivre, l'engagement de servir dans les services agricoles de l'Indochine.

Je devenais ainsi ingénieur élève et - c'était pour moi le plus important - il m'était versé en contrepartie une allocation mensuelle de 800 francs (environ 1 000 en 1994).

De plus je prenais la qualité de fonctionnaire ; ce qui - du moins le pensais-je - devait me soustraire au Service du travail obligatoire en Allemagne.

J'étais bien naïf ! En juillet 1943, quelques jours après avoir eu 21 ans et terminé mes études à l'Agro, je reçus l'ordre de partir pour l'Allemagne en qualité de "travailleur requis".

Indigné, je me précipitai chez

le directeur de l'Ecole supérieure d'application d'agriculture tropicale dont je devais suivre les cours aux termes de l'engagement souscrit avec le gouvernement français. Je reçus le conseil suivant : "Les Allemands respectent leur signature ; répondez donc à la convocation ; je me charge de vous faire revenir à Paris dans les huit jours."

Bel optimisme ! qui ne prenait pas en compte les lenteurs administratives !

Pleinement rassuré, je montai donc, au début d'août 1943, dans un train en partance pour l'Allemagne. J'étais tout de même troublé car mon lieu de destination était Berlin et, de ce fait, l'Allemagne de M. Loup et celle de M. Hartz cédaient de plus en plus la place dans mon esprit à l'Allemagne de mes grands-mères qui, elles ne connaissaient que les "Prussiens", auteurs d'innombrables atrocités.

Un arrêt à Liège vint me tirer de ces sombres pensées.

Une nuée de Belges envahit notre wagon, proposant une denrée rare : du tabac ! "Ca est du bon, hein !" - "Ca est du vrai, hein !" - "Profite une fois de l'occasion, hein !"

Les Belges durent faire fortune en peu de temps ; mais à peine les cigarettes furent-elles allumées qu'il fallut ouvrir toutes les fenêtres. L'atmosphère était irrespirable.

Impressionnante la traversée de la Ruhr, la nuit ! De tous côtés apparaissaient des rougeoiements fugitifs ! Etaient-ce des coulées de métal en fusion ?

En revanche, le lendemain, quelle morne traite de Hanovre à Berlin, à travers la lande, immense, désespérément plate, couverte d'une maigre végétation toujours la même, où nulle part on n'avait envie de s'arrêter ; où au contraire on se sentait poussé à poursuivre sans cesse son chemin.

L'après-midi, le voyage s'acheva dans une forêt de pins, bien tenue et fort belle sous le soleil. Mais pourquoi nous faisait-on descendre en pleine nature ? L'inquiétude m'envahissait !

Enfin, après un quart d'heure de marche, apparurent les bâtiments d'un camp, kolossal ! Selon la rumeur publique, c'était un ancien camp des Jeunesses hitlériennes.

Tous les voyageurs furent parqués dans une sorte d'immense hangar de bois pour en ressortir, un par un, en passant devant des Allemands qui relevaient l'identité et les capacités de chacun.

Il faut croire que les miennes n'étaient pas en forte demande car j'ai dû rester une bonne semaine dans ce camp alors que mes compagnons de voyage - des ouvriers - en sortirent rapidement.

Je passais mon temps à potasser l'Assimil allemand à l'ombre d'un pin car le soleil était chaud.

SUR LE TERRAIN — DES LEÇONS DE MM. LOUP ET HARTZ

Rien donc de bien mémorable sinon, chaque matin, le supplice d'avoir à satisfaire aux exigences de la nature. Les toilettes, en effet, elles aussi colossales — au moins cinquante sièges à la suite de chaque côté du local — ne permettaient pas de s'isoler : tout se faisait en public ! Quelle horreur !

Un matin, un haut-parleur claironna mon nom ! **“Placez vos petits bagages et prenez-vous devant le poteau n° 3”**

Des poteaux numérotés, plantés au milieu du camp, en bordure d'un espace libre, servaient de lieu de rendez-vous entre l'employé et l'employeur.

Un Allemand jovial d'une quarantaine d'années vint me chercher. Au cours du trajet en voiture jusqu'à son atelier de tôlerie, il me demanda quelles avaient été mes occupations.

Peu enthousiasmé par mon curriculum vitae, il me dit qu'il me trouverait du travail ailleurs ; et, en attendant, me logea avec un groupe de jeunes Belges, assez taciturnes, dont la langue était émaillée de germanismes.

Ainsi, paradoxalement, la première fois que j'eus à utiliser en Allemagne mes connaissances d'allemand, ce fut avec des francophones. Par exemple sachant qu'en allemand **“il y a un courant d'air”** se dit **“es zieht”**, j'ai tout de suite fermé la fenêtre quand un Belge a crié **“ça tire”**, traduction littérale de **“es zieht”**.

Après un bref séjour à la tôlerie, je me suis trouvé affecté, de jour, à un bureau de la Nordbau à Berlin-Niederschöneweide, au milieu de 35 Allemands.

Au bureau de la Nordbau,

quatre tables accolées les unes aux autres formaient un grand rectangle. Trois Allemandes qui auraient pu être mes grand-mères et moi-même occupions les deux longs côtés du rectangle. Les Allemandes étaient bavardes ; mais tout ce que je comprenais était : **“Brrr... auf”** ; **“Brrr... ab”** ; **“Brrr... zu”**, etc.

Le lendemain de mon arrivée, une de ces grand-mères apporta un gâteau, en fit quatre parts et m'en donna une. Mais alors, pourquoi me regardaient-elles constamment d'un air bizarre, hostile ? Pourtant, tenu à l'écart par la barrière de la langue, je me contentais de faire mon travail sans rien dire.

Ce n'était pas compliqué : sur des fiches indiquant le nombre de pièces utilisées par un atelier et la valeur unitaire de ces pièces, je devais calculer la valeur totale et la porter dans la colonne ad hoc.

Mais voilà ! mon tas de fiches disparaissait deux fois plus vite que ceux de mes voisines ! Et, après quelques jours, je pus distinguer les mots : **“Sie arbeiten zu schnell !”** (vous travaillez trop vite !).

— Ah ! c'était bien la dernière chose à laquelle j'aurais pu penser ! Désormais, je veillais à ce que mon tas de fiches ne descendît pas plus vite que celui de mes voisines.

Pour meubler mon oisiveté, j'achetais chaque jour un journal, relevant, comme nous l'avait appris M. Hartz, tous les mots nouveaux sur des feuilles de papier et transcrivant en face les phrases où je les avais découverts.

Mon vocabulaire allemand

s'enrichit ainsi considérablement ; et personne au bureau n'y trouva à redire ! Il est vrai qu'il n'y avait là aucun partisan du stakhanovisme !

Lorsque le chef du bureau s'absentait, une espèce de grand bouffon frappait l'abat-jour de sa lampe avec un crayon en disant : **“Felerabend !”** (Repos).

Le caquetage et les rires allaient alors bon train... en tout cas jusqu'au moment où — six mois plus tard environ — l'intensité des bombardements aériens (dix mille morts environ annoncés après chaque raid américain sur Berlin) et les victoires de l'U.R.S.S. à l'Est firent peser une lourde atmosphère sur tout le bureau.

En l'absence du chef, le bouffon restait coi, tandis qu'un de ses collègues affirmait : **“Die Vergeltung wird kommen !”** (Les représailles viendront !).

Lorsque mon oreille put distinguer les mots allemands — au bout d'un mois dans mes fonctions de gratte-papier — je mesurai toute la valeur de l'enseignement reçu au lycée de Constantine : une bonne connaissance de la grammaire et la possession d'un vocabulaire non négligeable me permettaient de tenir une conversation en allemand.

Curieusement, le français venait à mon secours plus souvent que je ne l'aurais soupçonné : un jour où je m'embrouillais dans des explications pour faire comprendre au chef de bureau que j'avais terminé tout ce qui m'avait été précédemment apporté, je me suis entendu dire : **“Ach ! Sie sind à jour !”** (Ah ! vous êtes à jour !).

Etait-ce un vestige du temps où les protestants français formaient vingt pour cent de la population de Berlin ?

Il me semble qu'on y employait plus d'expressions françaises (un journal titrant : **“Fait accompli”**, par exemple) qu'on peut en trouver normalement dans les textes allemands.

En tout cas, des noms français comme Desjardins s'étaient sur des affiches publicitaires jusqu'à ce qu'elles soient remplacées par d'autres du genre : **“Totaler Krieg führt zum totalen Sieg.”** (La guerre totale conduit à la victoire totale)... Affirmation d'ailleurs prémonitrice à la manière de l'oracle qui avait prédit à Crésus qu'il détruirait un grand empire... le sien !

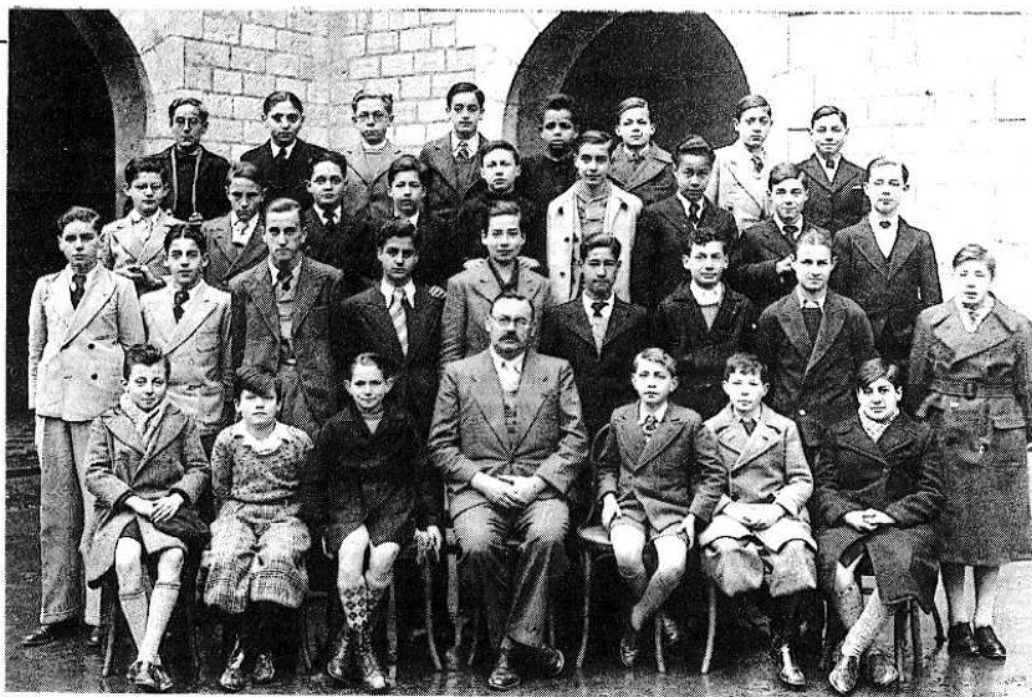
Un an environ après mon départ de Paris, je reçus l'ordre d'y retourner : la machine administrative avait fonctionné lentement mais efficacement ! Par miracle, j'arrivai à Paris la veille du jour où la grève des cheminots interrompit tout trafic ferroviaire.

Comme l'Allemagne n'était plus qu'un tas de ruines, je croyais que mes connaissances d'allemand ne me serviraient plus.

Et pourtant, je ne regrettais pas le temps passé à apprendre cette langue au lycée de Constantine.

Je me remémorais ce temps avec une certaine nostalgie, et aussi avec beaucoup de gratitude pour les professeurs dont l'enseignement m'avait permis de traverser, le mieux possible, une période pénible de ma vie.

Charles CARMAGNOL.



CLASSE MARTIN

Année scolaire 1936-37. Autour de M. Henri Martin, professeur d'histoire et de géographie, de haut en bas et de gauche à droite : Rémond, Halimi, Barnaud, Lévy, Youb, Quillery, Guedj, Bonvino ; puis Nakache, Bernier, Ravoux, Desbats, G. Lejeune, Ruffier, Bagnères, Méyère, Oberdorff ; puis Bénéjam, Denis, Wolf, Schembri, Souid, Bensalah, Narboni, Giraud, Sellato ; puis Gévaudan, Gaillard, Cazeaux, Aubertie, Namia et Fahl.

ST-AYGULF

Saisies par l'objectif de Renée Fleck-Alaize, voici quelques images prises samedi 5 octobre, à Saint-Aygulf. En haut, après la remise des cadeaux de cristal - un chat pour Janine, un coq pour Josette - on reconnaît, de gauche à droite : Jean Malpel, le nouveau président, Jo Pozzo di Borgo président d'honneur, Janine Sadeler vice-présidente, Michel Sadeler président d'honneur émérite, Louis et Josette Cartoux qui furent les efficaces grands argentiers de notre Association. Au dessous, lors du banquet qui suivit, les nouveaux président et vice-présidente sont encadrés par le général et Mme Lacombe ; au fond, Mme Sandral-Lasbordes. Enfin, trois vues de l'assistance.



● M. MICHEL VALADE, très touché des sentiments de sympathie qui lui ont été exprimés, s'excuse — en raison de son âge et de son état de santé — de ne pouvoir répondre individuellement à chacun de ses anciens élèves. Il les assure de toute son amitié.



BAHUTIENS

Encore sous le coup, sans doute, des « Africains » entonnés à la fin du dernier repas de Saint-Aygulf, l'un des nôtres (ou l'une, va savoir!) s'est pris à concocter, sur le chemin du retour et sur l'air des dits Africains, les vers de mirliton que voici :

Nous restons jeunes
comme en classe
Malgré nos tignasses chenues,
Nos rides et le temps qui passe
Sur la fratie des vieux bahuts.
Des bahuts (ter)
Des chers bahuts.

C'est nous les Bahutiens,
Anciennes et anciens,
Des lycées du Vieux Rocher
Où nous avons bûché:
Nous avons appris là-bas
Depuis le B A ba,
L'arabe, la chimie,
Et la philosophie,
Le latin, le grec, la gymnastique,
L'histoire-géographie, la physique,
Le dessin, les maths, l'allemand,
l'anglais,
Les sciences naturelles, le français.
On s'en souvient,
Plus ou moins bien:
C'est loin!... Pourtant
Malgré le temps,
On n'oublie pas
L'Algérie de Papa !

Laveran et le duc d'Aumale,
De l'adolescence aux vieux jours,
Ont déroulé nos voies royales,
En rouges tapis de velours.
Des bahuts (ter)
Des chers bahuts !...

C'est nous les Bahutiens...



les bahuts du rhumel

- Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée-sur-Seine
01.64.37.15.40
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
04.79.07.29.31
- TRÉSORIER :
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01.45.49.08.77

Il y a une dizaine d'années, à l'époque où notre association atteignait sa vitesse de croisière, Michel Sadeler reçut - de M. Leca qui fut un de nos professeurs d'histoire - une longue lettre dont voici un très large extrait. Quelle extraordinaire érudition ! Quel cours magistral nous faisait encore notre ancien maître - alors nonagénaire - avec un époustouffant brio !

L'ULTIME ENSEIGNEMENT DE M. LECA

Deux hommes ont marqué dans ma vie : mon maître Jérôme Carcopino et mon chef le maréchal Juin.

Du premier, j'ai gardé le souci de la vérité historique : " Ne falsi ne veri non audeat Historia " ; du second, la hantise du renseignement, et c'est à ce propos que je vous propose les sommes que l'Actualité nous offre.

Le renseignement ? Il ne s'agit nullement d'entasser des détails avec l'âpreté du collectionneur et la méthode de Mommsen (j'ai sué pendant deux ans sur le tome V du Corpus, et ce n'est pas amusant, croyez-moi). Le renseignement, une fois découvert, ne nous appartient plus. Si - dans la plupart des cas - nous n'avons pas la capacité ou les moyens de l'exploiter nous-mêmes, il faut le transmettre à l'échelon supérieur qui pourra en faire bon usage.

... Stupidités

Il y a quelques semaines, une émission indigeste sur le Procès de Louis XVI nous a été offerte avec la protection et la garantie d'historiens patentés, académiciens et autres conteurs. Or, on est stupéfait de trouver, dans un tel amas d'erreurs, les stupidités les plus révoltantes.

J'en cite quelques-unes : " Le 20 avril 1792, la Législative déclara la guerre à l'empereur d'Autriche ".

Or, à cette date, il n'y avait ni Empire d'Autriche ni Empereur, mais seulement le Saint Empire Romain Germanique (Heiliger Römisches Reich Deutscher Nation), et ce depuis 962.

La guerre fut déclarée au Roi de Bohême et de Hongrie, car François II de Habsbourg n'était que duc d'Autriche. D'autre part, la Législative ne voulait pas de conflit avec le Saint Empire qu'elle redoutait - bien à tort d'ailleurs.

Ici, j'ouvre une petite parenthèse de la langue allemande, le Hochdeutsch. C'est une langue agglutinante dans laquelle le mot base ou thème est placé tout à la fin de l'expression, bien avant les affixes, marquant nettement par là qu'il est l'essentiel.

Par exemple, Staatenbund signifie " fédération d'Etats " (comme, aujourd'hui, l'O.N.U.), tandis que Bundestaat signifie Etat fédéral (comme aujourd'hui les Etats-Unis ou l'Allemagne fédérale de l'Ouest, avec ses länder).

Or, le Saint Empire n'était qu'une Staatenbund de 360

Etats indépendants - impuisante - avec un simple président honoraire. Après le traité de Lunéville, le Saint Empire avait vécu, et alors seulement, l'Empire d'Autriche fut créé, et François II devint François I (1806).

Pour en finir avec la guerre de la Législative (qui en avait besoin pour conforter sa politique intérieure), il fallait la rendre populaire, et les Autrichiens étaient tout à fait désignés : les guerres précédentes, " L'Autrichienne " détestée, l'Erbfein déjà dans le filigrane et aussi les partages de la Pologne (il ne fallait pas - pour les beaux yeux de Marie-Antoinette, laisser la Prusse et la Russie s'emparer seules des provinces de l'Est).

Et maintenant, parlons des " fusibles ".

Quand Louis XVI monta sur le trône, le comte de Maurepas, fidèle courtisan, vit le danger d'un entourage médiocre. Il eut alors ces mots : " Il faut barricader le Roi d'honnêtes gens ! ", et sa politique fut remarquable : Turgot, Vergennes, Malesherbes, Sartine, Saint-Germain...

Qu'avons-nous aujourd'hui ? Il faut citer aussi les Menins, jeunes nobles chargés de distraire le Dauphin et de subir, à sa place, le châtement que ses frasques auraient pu mériter. La Cour espagnole avait la même organisation (pensez à " Las Meninas " de Velasquez). En Prusse, la sanction pouvait être plus sévère : le Roi Sergent chargea deux solides grenadiers de maintenir - manu militari - la tête du futur Frédéric le Grand, pour l'obliger à assister à l'exécution de son meilleur ami le lieutenant Katte.

... Les pourris

M. Juppé aurait dû citer l'origine strictement historique de son propos. Pendant la Convention Montagnarde, les Fripon ou Pourris apportèrent un concours empressé à l'opposition au Comité de Salut Public.

On appelait ainsi quelques députés véreux qui représentaient le Monde des nouveaux riches : spéculateurs à la hausse ou à la baisse de l'assignat ou des actions (scandale de la liquidation de la Compagnie des Indes), fournisseurs des Armées enrichis par des marchés frauduleux. Tous, liés avec les banquiers étrangers - anglais ou autrichiens - cherchaient à se blanchir. Se souvenir de Danton (l'Idole Pourrie).

... L'Europe

Méprisable petite péninsule asiatique, grossièrement située entre l'Oural à l'est et l'Atlantique à l'ouest, bien placée dans la zone tempérée, elle a retenu les grandes invasions chassées par la nature ou par d'autres migrations, et elle est aujourd'hui peuplée de toutes sortes d'ethnies qui ont conservé la trace indélébile de leur origine et ont parfois tenté de se fondre en une seule nation.

Le tout sans résultat, ni dans le passé, ni probablement dans l'avenir. Pourquoi ?

Au hasard des ambitions, des guerres, de quelques génies, de rêveries abstraites ou de grands principes (nous pouvons citer, sans ordre, les religions, les langues, l'économie, les idéologies), tout a été tenté, et - après quelques années d'espoir - tout a échoué.

On unit plus facilement par la haine que par l'amour.

... Volapuk

Les religions anciennes du Paganisme ont cédé devant le Christianisme qui, lui-même, s'est écarté en voulant s'associer aux puissances matérialistes : Byzance, Rome ; la Réforme, l'Anglicanisme, le culte de l'Etre Suprême, l'Athéisme et autres fractions dont il ne reste que de mauvais souvenirs comme les Croisades, les interminables Guerres de Religion ou l'Inquisition.

Et cela dure encore.

Où est donc l'unité de l'Europe par la Foi (le Pape, Cyrille et Méthode, Luther et Calvin) ? Ou alors les hommes prédestinés (Charles Quint, Napoléon, Metternich, Hitler)... Tout cela s'est terminé au monastère de Yuste, à Sainte-Hélène, dans une voiture de linge sale ou - en fait de " Mille ans de Nazisme " - dans le bunker de Berlin...

La langue ? L'unité est déjà difficile dans l'état des relations de simple voisinage. Même si l'on pouvait imaginer un volapuk commun, qui renoncerait à Racine, Schiller, Stefan Zweig, d'Annunzio, Tolstoï, Cervantès ? Qui se résignerait à en faire des langues mortes, comme nous avons le remors d'avoir trahi Eschyle et Platon.

Ah ! il reste l'Economie, c'est-à-dire le Ventre contre le Cœur et l'Esprit. Il resterait trois problèmes essentiels à régler : produire, transporter,



vendre. On a essayé à petite échelle locale : la Ligue Hanséatique, le Zollverein, le Système de Law, le papier monnaie. Puis on a imaginé les " Rois " (Carnegie, Rockefeller), les trusts, les concentrations verticales, profondes, horizontales... enfin, les Banques internationales.

Oui, mais où est l'Europe dans tout cela ?

En face de nos petits Etats vieillissants, ne voyez-vous pas monter les monstres neufs, ambitieux, maîtres de l'énergie, des matières premières, des transports et - surtout - des clients : les Etats-Unis, le Japon et bientôt - " Quand le Dormeur s'éveillera " - la Chine.

Croyez-moi, l'Europe est un Placebo Cyclique, qui réapparaît comme la grippe ou le Loch Ness. Les politiciens encore affamés nous narguent avec des formules magiques auxquelles eux-mêmes ne croient plus.

Alors, l'Europe, c'est fini ?

Mais non. Un peu de mythologie nous fera du bien.

Il faut comprendre Zeus. Dans son Olympe, il avait plus d'ennuis que de plaisirs : ses deux frères jaloux (c'est le sort des cadets et ça dure encore), des enfants insupportables, et - surtout - Junon, son épouse irascible, détestant Paris pour une histoire de pomme d'or sur le mont Ida, reportant cette haine sur la famille Priam et tous les héros troyens... Enée en savait quelque chose, malgré le port majestueux de sa mère Vénus incestu (partuit dea).

... Taureau blanc

Alors, il ne restait à Zeus que la tenguente phi et la quête des aventures mortelles par le truchement des avatars, dont il faut retenir les trois plus célèbres : Alcmène, Léda et - nous y voilà !... - Europe.

Avec Alcmène, il eut Hercule, le vrai (Diodore en cite trois, Ciceron six et Varron quarante-deux). Le notre, malgré la fatigue des douze travaux, eut quelque malchance avec les femmes - la Voie Lactée, la

LA LEÇON DE M. LECA

● Suite

fileuse Omphale, la traîtresse Dejanise avec la tunique empoisonnée du centaure Nessus (c'est le début de la guerre chimique)... mais, pour finir, les épousailles avec la douce fille de Zeus, Hébé.

Avec Lédà, c'est l'aventure zoomorphique : le cygne et l'inattendue procréation de Castor, Pollux, Clytemnestre et Hélène. Mais surtout les merveilleuses images : le Neuschwanstein où le cygne hante les fantômes de Louis II. Puis la Mort du Cygne avec l'inoubliable Yvette Chauviré et l'archet divin de Pablo Casals.

Enfin, Europe. Fille d'Agéonor, roi de Phénicie, elle fut un jour séduite par un aimable taureau blanc (ce qui est une rareté) et fleuri (ce qui est rassurant). Ils eurent beaucoup d'enfants, passèrent par la Crète, peut-être aussi par la Turquie d'aujourd'hui (Bosphore : " Là où le bœuf a porté ")... La Question d'Orient — tourment des historiens — était posée.

Notez — en passant — que les cornes du taureau sont toujours symbole de divinité :

Michel Ange ne les a pas oubliées sur le front de son Moïse. Et toute une école de savants espagnols considère que la corrida a une valeur mythique ; le noble combat " par delà le Bien et le Mal " comme disait Nietzsche — ou encore le lointain souvenir du Minotaure.

Dans le " Sermon sur la montagne ", le Seigneur a dit : " Tu ne jugeras pas ". JE NE JUGE PAS, je constate.

Mais alors, qui juge ?

Bien sûr, les spécialistes, et vous les connaissez : ils sont là, trois frères, Juges des Enfers : Eaque, Minos et Rhadamante.

Mais qui donc était leur mère ?

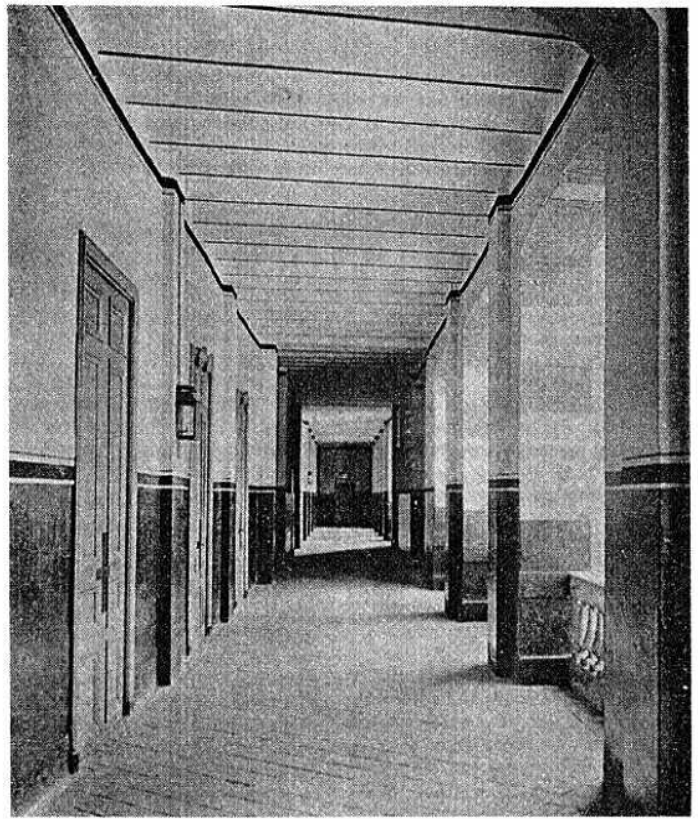
Europe, mais oui !...

Bien sûr, vous pouvez toujours dénicher une explication plus simple et indiscutable.

Prenez votre Bible et lisez la Genèse XI 1-3 (1) : ce qui ne serait qu'un crime de lèse majesté devient un sacrilège.

Et si, après cela, vous persistez à vouloir faire l'Europe, alors gare à vous !...

Charles LECA.



Première porte à gauche, dans la galerie d'honneur menant au bureau du proviseur, celle de la classe où enseignait M. Leca.

1. — La Tour de Babel.

LA FÊTE DE L'ARBRE

● Suite de la page 1

Lorsque je suis été chargé comme un bourricot, nous retournons à l'école, et l'instituteur élague les branches, laissant seulement un paquet de feuilles au bout.

Il m'envoie chercher la barre à mine chez le cantonnier du 45^e kilomètre. Et je creuse deux rangées de trous devant la maison d'école.

Dans chaque trou, il plante une branche ou un petit arbre.

Bon ! L'instituteur se promenait en rigolant au milieu de l'allée.

Je lui dis alors : " Prends garde ! c'est un sale fourbi ! Monsieur l'inspecteur verra bien que ce n'est pas des arbres ! "

Il me répond : " Tu connais la taupe ? "

— A Alger, j'ai connu, dans le quartier de la Casbah, une madame qu'on appelait une vieille taupe.

— Ce n'est pas cela. La taupe est un animal qui n'existe pas en Algérie, et qui ne voit pas clair. Hé bien, l'inspecteur est myope comme une taupe. Il ne voit pas, malgré ses lunettes. Tu comprends ? Alors, au lieu de blaguer, commence par arroser les arbres !

Ouallah ! J'ai obéi. Et j'ai bien versé dix bidons au pied de ces bâtons ! Le lendemain au matin,

j'entends le grelot de la voiture en bas de la montagne.

Alors je crie : " Voilà l'inspecteur ! "

Monsieur l'instituteur sort de la maison. Gibus, habit noir, cravate de soie, gilet blanc comme la neige. Et tous les enfants qui rigolaient derrière lui !

Aomar, le plus dégourdi, portait le compliment.

Tout d'un coup, l'instituteur devient blanc comme son gilet : " Tu vois pas ! Tu vois pas ! Il manque un arbre dans le trou près de la maison ! "

Je lui réponds : " Laisse faire ! "

— Je tenais un balai dans la main. Un balai tout neuf. Je plante le manche dans le trou. Et voilà l'arbre qui manquait ! Seulement, il était un peu plus sec que les autres.

L'inspecteur arrive sur un mulet. C'est vrai !

Il descend, il dit bonjour, il fait chanter la *Marseillaise*. On casse la croûte. On crie : " Vive la République ! " Et le caïd, qui s'était amené, offre un bon couscous dans son bordj.

En sortant du déjeuner, l'inspecteur revient à l'école, et me donne quarante sous, parce que je soigne le jardin et que je nettoie les outils de l'atelier.

A la fin, il regarde les arbres. Il reste baba ! Je me rappelle le

mot qu'il a dit : " Toutes les essences, toutes les essences ! mais c'est magnifique ! "

Et voilà qu'en se retournant, il frappe du nez sur le balai.

" Tiens ! qu'il dit, voilà un arbuste extraordinaire ! "

Je commençais à trembler comme un lapin. Mais l'instituteur la connaissait dans les coins. Il répond tranquillement : " C'est le sorgho arborescent, Monsieur l'inspecteur. Nouvelle espèce toute indiquée pour la fabrication des balais. "

— En effet... cet arbuste ressemble vaguement à un balai. Le tronc figurant le manche, on réaliserait en l'utilisant, une sérieuse économie. Il faut multiplier cette espèce, Monsieur l'instituteur... il faut la répandre dans la commune !

— Oui, pourvu qu'on m'encourage.

— On vous encouragera.

Deux mois plus tard, l'instituteur reçoit un grand papier du Gouvernement Général, et une médaille. C'était la décoration de l'agriculture, que les Français appellent le poireau.

L'histoire n'est pas finie !

Monsieur l'instituteur eut aussi de l'avancement. Et il quitta le douar.

Avant qu'il parte, il m'avait fait enlever ces saletés de branches

que nous avons plantées pour la visite.

De sorte que lorsque son successeur arriva, les environs de l'école étaient propres comme une assiette.

Le nouvel instituteur ne planta pas plus d'arbres que l'autre.

Un jour, l'inspecteur arrive à l'improviste. Et la première chose qu'il dit : " Où sont les arbres ? "

L'instituteur ne comprenait pas. Moi j'étais immobile, tremblant. J'avais un balai à la main, je n'avais pas la force de bouger.

A la fin, le maître d'école répond : " Quels arbres ? Monsieur l'inspecteur. "

— Mais ceux que votre prédécesseur a plantés !

— Mais Monsieur, il n'y a jamais eu d'arbres ici.

— Jamais ! alors je suis aveugle ! vous les avez arrachés ces arbres, mauvais bougre, salopiot comme vous êtes !

Et il voit le balai que je portais. Alors, il devient fou.

" Et celui-là, je le connais ! le sorgho arborescent ! Vous l'avez déraciné avec les autres ! Attendez un peu. "

Huit jours après, le grand Kébir d'Alger lui envoyait un abattage à hauteur au maître d'école ! La quinte, le quatorze et le coup de poing !

Stephen CHASERAY